
XYZ. La revue de la nouvelle

Les âmes bourgeoises

Johanne Girard



Number 89, Spring 2007

Cimetières

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3169ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, J. (2007). Les âmes bourgeoises. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (89), 41–45.

Les âmes bourgeoises

Johanne Girard

Et eux n'eurent pas peur¹

GÈNÈVE. Cimetière des Rois de Plainpalais. Après un long parcours, me voilà recueillie auprès de la dalle funéraire d'un paisible anarchiste argentin ; sur les dernières traces de l'homme aux mille et un récits, si près et si loin à la fois de ce qu'il a créé d'univers entrelacés.

De l'un ou de l'autre, homme ou écrivain, il reste, peut-être, des cendres, une idée de réincarnation partagée, des songes miroitant dans l'eau du Rhône, un clair de lune au-dessus d'un faubourg de Buenos Aires, un parfum de rose jaune, *La ballade de Maldon*, quelques lettres à des amis très chers, et surtout une vaste littérature en pérégrination.

Sans usurper la place d'Ulrica² étendue au milieu du récit — une épée entre son corps et celui de son bien-aimé —, je cherche, en fidèle lectrice, la signification de l'épithète gravée dans une langue ancienne et tirée d'une légende du nord de l'Ombrie. L'indéchiffrable, encore une fois, me fait tomber des nues. Au fil des incertitudes acquises avec les années, je sais que le temps a fui, jouant à l'improbable, à l'opposé des aiguilles de ma montre.

« Et si ce n'était que le théâtre d'une imposture ? me dis-je, sans vraiment y croire, mon sourire béat s'adressant au tapis de bégonias blancs recouvrant la terre explorée. Ce ne serait pas la première fois qu'il y aurait méprise à son sujet ; ne l'a-t-on pas déjà fait mourir en 1957, avant qu'il n'atteigne un âge vénérable ? »

Ma main inconsciente de son geste familier s'appuie contre la pierre tombale. À même le doute, elle caresse les aspérités de

1. « and ne forhtedon nà » : traduction de l'inscription sur la dalle funéraire de J.L. Borges, extraite de *La ballade de Maldon*, Luis Inigo-Madrigal, *Borges/Genève/Borges, Conférence du cycle. Hommage à Borges*, trad. par Dolores Philippe-Lopez, Genève, Université de Genève, Unité d'espagnol, 1996, p. 14.

2. Jorge Luis Borges, *Le livre de sable*, Paris, Gallimard, 1990, p. 38.

l'œuvre sculptée par un artiste du Sud. L'homme de lettres n'aurait donc rien laissé au hasard ?

Que sa dépouille ait été enterrée en terre suisse ou à la *Recoleta* ne devrait pas faire de différence pour le reste de l'humanité, puisque dans le silence habité d'un lieu ou d'un autre, il se dégagera toujours de lui une impression d'éternité. Toutefois, c'est en cherchant un coin de son paradis perdu que je me suis retrouvé parmi les âmes en cortège. Depuis, je n'ai plus aucune crainte que mon identité terrestre ne transfuse dans cet univers saturé d'Aleph, d'histoires sans fin et de sable, de Zahir ou de pampa, en compagnie d'innombrables conjurés car, ainsi penchée au-dessus du puits de ce savoir-là, tiré d'un Atlas, d'une encyclopédie imaginaire ou d'une lecture de Dante, envoûtée, touchée, infusée à même ses connaissances, je vogue à la file des âmes borgesiennes, sur un fleuve qui n'a pas de nom, à ne plus pouvoir me détacher du convoi. Dans cette spirale, le courant est un lacis et les âmes, d'infimes points sur la ligne du temps où elles errent partout et en toutes choses.

Ces âmes, on les voit, on les entend chuchoter entre les pages d'une narration, au bout d'une strophe ou dans la préface d'un essai, vibrer à l'unisson ou chacune pour elle dans la trame des histoires tronquées, *Autour d'une fosse vide*³, au dos des recueils de contes, dans le cœur des héros extirpés d'une aventure livresque, par la voie des muses et des poètes. Tantôt nommées, tantôt tues ou sous-entendues, elles font et défont l'écheveau d'une métaphysique répandue autour de la planète. Et personne n'y peut rien. C'est ainsi. Le germe a crû. Il a étendu ses racines là où des prosateurs ont fait fructifier les récits que *l'autre* a dictés de sa remarquable mémoire. Intarissables, les âmes éditent désormais leur élégie dans autant de jardins de papier que de labyrinthes inventés par leur parangon.



3. Italo Calvino, *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, Paris, Seuil, 1995, p. 245.

Pour moi, tout a commencé ailleurs. Il y a longtemps. Dans une allée grise et monumentale sur le mont Royal, à quelques pas d'où résident des milliers de corps enfouis sous les rocailles.

Toi, pendant ce temps, tu défilais devant des centaines de tombeaux, à l'affût de noms aux sonorités étrangères, espérant baptiser tes personnages fantastiques, tandis que je cherchais à comprendre l'abîme entre nous. Dans une main, je tenais un cahier de citations et un livre, dans l'autre, ta main moite et indifférente. Il régnait autour de nous une atmosphère de fin du monde. La fin de notre communion, aurais-je pu confier aux monuments s'ils avaient eu pour moi la moindre considération. Ta distance à mes côtés me mortifiait. Et pourtant, je continuai ma déambulation.

De stèle en stèle, les heures s'égrenaient. Je lisais sous les arbres pendant que leurs branches, entre le bruissement du vent, prenaient des poses de géants échevelés et que tu lorgnais le sommeil des morts. Ton visage collé aux embrasures des caveaux. Impudent. Au début, mes exhortations à la prudence te faisaient sourire. Ensuite, il en fut autrement.

Aurait-il fallu avoir plus d'égards pour le sacré ?

Tandis que tu n'en avais que pour tes précieuses notes, les pages d'un auteur qui m'était alors inconnu me prirent à *bras-l'âme* et m'entraînèrent à mille lieues d'où je me trouvais.

Ensuite, il y a eu ce silence. Impénétrable.

Le chant des oiseaux et l'éclat du soleil s'abîmèrent dans une inexplicable marche funèbre obscurcissant nos iris. Nous devînmes captifs de l'inquiétant spectacle des sépultures assombries par le passage de la lune sur le soleil, au milieu des couleurs d'un jardin affadi par la lumière en mouvance. Sueurs chaudes, sueurs froides. La panique nous étreignit pendant que nos yeux fous suivaient la course effrénée d'un écureuil aussi noir et intrus que nous dans ces parages. Une colonie de frissons assaillirent ma colonne jusqu'à la racine de mes cheveux. La frayeur fit pâlir mes joues. Je saisis ta main, t'insufflant, malgré moi, ma crainte des morts et des cimetières. Ahuri, tu fixas ta montre pour conjurer le sort et en appeler au réel. Dès lors, ta voix me vint des profondeurs.

« Rentrons ! »

À tâtons dans les allées, nous cherchions la sortie dissimulée sous de multiples configurations. Au milieu des impasses, je n'avais d'autre issue que de tenir fermement mon recueil, mon doigt en signet à la page où *le temps bifurque perpétuellement vers d'innombrables futurs*⁴. L'espace d'une éclipse, je sus que nous avions glissé vers d'indicibles aspects du monde. Sans personne autour. Ni obsèques ni familles endeuillées. Pas même l'ombre d'un gardien pour nous indiquer le chemin. Que des dalles et — enfin, enfin ! me dis-je — des grilles immensément closes et menaçantes, témoins de notre épouvante.

D'une exhortation, tu me ramenas sur terre.

« Grimpe vite !

— Je n'y arrive pas. C'est trop haut !

— Passe dessous ! »

Ce que je fis, en apnée, croyant que j'allais expirer ma vie d'un seul coup. Les yeux au ciel, mes cheveux en paillason contre l'asphalte, j'ai poussé des pieds mon corps tendu à l'extrême. Les pointes des pieux auraient lacéré mes vêtements si je n'avais pas eu la couverture du livre comme bouclier sur ma poitrine. Mes mains empoignèrent l'ouvrage à la manière d'un noyé agrippant le torse de son sauveteur.

La traversée achevée, je courus, les jambes à mon cou, sans jeter un regard en arrière. Le soleil avait repris sa place au-dessus de nous. Les gens défilaient normalement. Tu essayas de me rattraper pour m'amadouer. Il était déjà trop tard. Sauvée *in extremis* de l'aveuglement, j'avais déjà oublié ce monde pour une allégorie.



Aujourd'hui, tel un guerrier de *La saga des Völsungar*, j'avance droit devant, les bras au ciel, sans armure et sans appréhender la mort. Ma mémoire des événements d'hier n'a plus d'emprise sur mon courage de vivre ou de ne pas vivre. Peu m'importe, d'ailleurs,

4. Jorge Luis Borges, « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », *Fictions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1957.

que le pèlerinage s'éternise ou non, que je devienne immortelle au milieu des cendres ou un grain de sable dans les rouages terrestres, je marche inlassablement dans les sentes d'un univers confondu.

Thèmes à venir

La date de tombée pour le thème « Rites de passage » est fixée au 1^{er} mars 2007 et celle pour le thème « Sorties », au 1^{er} septembre 2007.

Afin de faciliter la préparation des dossiers thématiques, précisez, sur la première page de votre nouvelle, le nombre de caractères et d'espaces de votre document.

Veuillez mentionner sur l'enveloppe le thème pour lequel vous soumettez votre nouvelle.

Vous pouvez soumettre une nouvelle libre de thème en tout temps.